

20 août. — Si l'étranger qui entre dans Saint-Pierre entreprend de tout voir, il prend un mal à la tête fou, et bientôt la satiété et la douleur rendent incapable de tout plaisir. Ne vous laissez aller que quelques instants à l'admiration qu'inspire un monument si grand, si beau, si bien tenu, en un mot la plus belle église de la plus belle religion du monde. Regardez les deux admirables fontaines de la place; l'imagination la plus riante peut-elle se figurer rien de plus joli? Cherchez dans l'église le tombeau de Clément XIII (Rezzonico), de Canova. La piété du pape, la douleur des lions, la beauté du génie colossal, la simplicité de la figure de la Religion, méritent tous vos regards. Peut-être Canova n'avait-il pas l'âme assez sombre et assez forte pour inventer la tête de la Religion catholique; peut-être aussi les formes élégantes, et surtout la pose du génie colossal, rappellent-elles un peu la fatuité moderne. J'aime mieux les anges en demi-relief du tombeau des trois derniers Stuarts; ce sont bien là ces génies bienfaisants, gracieux intermédiaires entre un pouvoir inexorable non moins qu'immense et un être aussi faible que l'homme.

Près le tombeau des Stuarts se trouve la porte de l'escalier qui conduit sur les combles de Saint-Pierre. Montez, vous vous trouverez sur la place publique d'une petite ville. On parvient à la croix par un escalier qui rampe entre les deux calottes de la coupole. La vue que l'on a de l'intérieur de l'église au-dessous de soi est à faire frémir.

En revenant vers la façade, derrière les statues colossales, on aperçoit dans le lointain la montagne d'Albano. Après cette vue si belle, descendez dans les souterrains, vous y trouverez le tombeau de l'infâme Alexandre VI, le seul homme qu'on ait pu croire une incarnation du diable.

En sortant de Saint-Pierre, voyez l'architecture du mur

extérieur de l'église, au couchant, derrière la sacristie. Après quoi passez à un objet absolument différent, allez aux jardins Borghèse ou à la villa Lante. Faute de cette méthode, vous vous fatiguerez étonnamment et arriverez plus vite au *dégoût de l'admiration*. C'est le seul sentiment que le voyageur ait à redouter ici.

Le curieux qui ne le craint pas est comme ces gens qui disent ne jamais s'ennuyer. Le ciel ne leur a pas vendu au prix de quelques instants de malaise cette sensibilité passionnée faute de laquelle on est indigne de voir l'Italie.

La société, et une société agitée de petits intérêts et de petits bavardages, est fort nécessaire pour prévenir ce dégoût d'admirer. Ce matin, lassés du sublime, après avoir vu Saint-Pierre, Frédéric et moi nous avons été saisis d'un accès de sommeil léthargique, tandis que notre calèche de Montecitorio (ce sont les fiacres de Rome) nous transportait au Palais Barberini. Nous allions y chercher le portrait de la jeune Beatrix Cenci, chef-d'œuvre du Guide. (Il est placé dans le cabinet du prince Barberini.)

Nous avons revu avec un vrai plaisir le beau lion antique en demi-relief sur l'escalier. Ce lion peut-il être comparé aux lions de Canova du tombeau de Clément XIII? Cette question difficile nous eût donné mal à la tête. Nous nous sommes bornés aux plaisirs faciles que l'on trouve devant les tableaux. J'ai distingué le portrait d'un duc d'Urbin, par le Barroche, ce peintre qui rappelle le pastel, qui fut empoisonné tout jeune et vécut toujours souffrant jusqu'à un âge avancé. Une tête de femme, de Léonard de Vinci, nous a fait plaisir. Ma raison a été obligée d'admirer le fameux tableau de la Mort de Germanicus, du Poussin. Le héros expirant prie ses amis de venger sa mort et de protéger ses enfants. Les deux portraits de la Fornarina, par Raphaël et Jules Romain,

sont un exemple frappant de la manière dont le caractère d'un peintre change le même style ¹.

L'immense plafond de Pierre de Cortone, au palais Barberini, nous a transportés dans un autre siècle, qui fut pour les beaux-arts ce que celui des Delille et des Marmontel a été pour la littérature française.

De là nous sommes allés voir l'atelier de M. Tenerani; il y a du talent, même de l'originalité. *Utinam fuisset vis!* Nous avons dîné à côté de jeunes artistes brillants de vivacité, chez Lepri (soixante-deux baïoques ou trois francs cinq sous pour deux), mais des serviettes peu blanches. Le soir, grand monde chez M. l'ambassadeur de ***; huit ou dix cardinaux, autant de femmes remarquables, du moins à mes yeux. Mots spirituels et fins de M. le cardinal Spina. Quand on y réfléchit, on trouve, aux réparties de ce *porporato*, la profondeur du génie de Mirabeau. M. le cardinal de Gregorio a plus de verve que nos hommes les plus aimables et autant d'esprit; il est fils de Charles III cet homme singulier qui a tout fait en Espagne.

Les gens d'esprit, à Rome, ont du *brio*, ce que je n'ai observé qu'une seule fois chez un homme né à Paris. On voit que les hommes supérieurs de ce pays-ci méprisent l'affectation; ils diraient volontiers : « *Je suis comme moi; tant mieux pour vous.* » Le bon cardinal Hœfelin, malgré ses quatre vingt-douze ans, est toujours dans le monde, occupé, comme Fontenelle, à adresser des choses fines aux jeunes femmes.

¹ La Fornarina, dont les palais Barberini et Borghèse ont des portraits, n'est pas la femme qui a servi de modèle pour un des plus beaux portraits de la Tribune à Florence. J'ai cherché la vérité sur ce détail dans la *Vie* de Raphaël. Le portrait de Florence a pendant longtemps été attribué au Giorgion; mais il porte la date de 1512, et à cette époque le grand peintre de Venise était mort. On retrouve à la galerie de Modène la même femme peinte par le Giorgion.

J'aime le caractère ferme et vif de M. le cardinal Cavalchini, l'ancien gouverneur de Rome.

La conversation de ces hommes décidés est toujours singulière, pourvu qu'ils aient reçu assez d'éducation pour savoir rendre leurs idées. Les cardinaux ont à peu près le costume de Bartholo dans le *Barbier* de Rossini, un habit noir avec des passe-pois rouges et des bas rouges. Ils parlent beaucoup de Rossini, et ils parlent toujours aux plus jolies femmes, mesdames Dodwell, Sorlofra, Martinetti, Bonacorsi. Madame Dodwell est une jeune Romaine d'une famille française, les Giraud (prononcez Gira-o); cette charmante tête offre la perfection du *joli* italien. Giacomo della Porta copiait la beauté d'après des têtes comme celle de madame la princesse Bonacorsi, pour laquelle on se brûle la cervelle. Madame la duchesse Lante, qui a été la plus jolie femme de son temps, rappelle aujourd'hui, par les grâces de son esprit, ces femmes célèbres du dix-huitième siècle, chez lesquelles Montesquieu, Voltaire et Fontenelle aimaient à se rencontrer.

M. de Laval est l'homme aimable par excellence : gai, de bon goût, il représente sa nation telle qu'elle était autrefois. M. d'Italinski, envoyé de Russie, est un philosophe de l'école du grand Frédéric : beaucoup d'esprit et de science, encore plus de simplicité; c'est un sage comme le milord Maréchal de J.-J. Rousseau. On lui a donné des secrétaires de légation qui voient tout ce qui se passe en Italie, et dont l'esprit brillant rappelle la manière d'être des hommes les plus aimables du siècle de Louis XV.

Je n'oublierai de la vie les moments heureux que je dois à l'esprit vif et pittoresque de M. le comte K****, mais, hélas! je crains de nuire aux gens en les nommant dans un livre peu grave, qui va droit son chemin, sans s'incliner devant aucun préjugé, qu'il soit à gauche ou à droite.

On n'est pas plus aimable à rencontrer que M. de Funchal, ambassadeur du Portugal. C'est un esprit singulier qui chasse l'ennui d'un salon même diplomatique (où l'on ne peut parler de tout ce qui fait ailleurs le sujet habituel de la conversation). Au resté, rien de moins diplomatique que les soirées des ambassadeurs à Rome : excepté dans le groupe où se trouve l'ambassadeur, on parle de nouvelles comme chez Cracas.

Où trouver en Europe une réunion comparable à celle dont je viens de nommer quelques acteurs ? Chaque soir on rencontre les mêmes personnes dans un salon différent.

Les glaces sont excellentes ; les murs garnis de huit ou dix tableaux des grands maîtres. Le *brio* qu'il y a dans la conversation dispose à goûter leur mérite. Pour être poli envers le souverain, on dit, dans l'occasion, quelques mots en faveur de Dieu.

Les vexations éprouvées pour nos passe-ports, à Modène et ailleurs, nous avaient donné les préventions les plus injustes. Les voyageurs trouvent chez M. d'Appony des manières franches et fort polies ; on croirait parler à un jeune colonel hongrois. Depuis la lutte établie entre l'aristocratie de la naissance et celle de l'argent, je ne connais pas, en Europe, de salons préférables à ceux de Rome ; il est impossible que cent indifférents réunis se donnent réciproquement plus de plaisir ; n'est-ce pas la perfection de la société ?

En France, nous marchons à la liberté ; mais, en vérité, par un chemin bien ennuyeux. Nos salons sont plus collet monté et plus sérieux que ceux d'Allemagne ou d'Italie. Je sais bien qu'on s'y présente pour avoir de l'avancement ou améliorer sa position dans son parti. Rien de pareil à Rome ; chacun cherche à s'amuser, mais à deux conditions : sans se brouiller avec sa cour et sans déplaire au pape. L'aimable comte Demidoff, qui s'est brouillé avec Léon XII, est allé s'établir à Florence.

J'ai eu le bonheur de recevoir cinq ou six invitations pour voir des tableaux précieux que l'on ne montre pas. Je me figure que ces chefs-d'œuvre ont été acquis autrefois d'une manière peu correcte, ou plutôt le propriétaire ne veut pas recevoir, dans sa chambre à coucher, vingt étrangers chaque semaine. Un Italien qui aime un tableau l'accroche en face de son lit pour le voir en s'éveillant, et son salon *reste sans ornement*. On veut ici des plaisirs réels, et le *paraître* n'est rien ¹.

J'oubliais que ce soir j'ai été obligé de m'éloigner d'un groupe de jeunes femmes pour écouter un homme grave qui m'a fait toute l'histoire de Molinos, lequel, avant d'aller en prison, fut sur le point d'être cardinal. L'histoire de Molinos est encore de mise à Rome ; c'est comme à Paris le ministère de M. de Serres. Vous savez sans doute que Molinos était un Espagnol qui proposait aux dames d'aimer Dieu comme un amant bon enfant. Ce système fut transporté en France par l'aimable madame Guyon, l'amie de Fénelon. Si Madeleine et Marthe, les amies de Jésus-Christ, eussent vécu du temps de Louis XIV, elles eussent été envoyées à la Bastille. Bayle a fait un excellent article sur mademoiselle Bourignon. Par les soins de Molinos, plusieurs dames romaines aimaient Dieu comme mademoiselle Bourignon. Cet amour est admirablement peint dans les lettres de sainte Thérèse ; on y trouve une sensibilité passionnée et pas d'affectation : c'est le contraire d'un poème moderne.

GROTTA-FERRATA, 21 août. — Hier soir on nous a fait peur de la fièvre. Au mois d'août, nous a-t-on dit, il faut habiter les délicieux coteaux d'Albano, qui s'élèvent, comme une île vol-

¹ Voir le *Baron de Faneste*, curieux roman d'Agrippa d'Aubigné.

canique, vers l'extrémité méridionale de la campagne de Rome. Le jour, on peut venir voir des monuments à Rome; on peut même assister à des soirées; mais il faut éviter de se trouver exposé à l'air une heure avant et une heure après le coucher du soleil. Tout cela n'est peut-être qu'un préjugé: beaucoup de gens ont la fièvre, et sans doute elle est terrible; mais l'évite-t-on en quittant Rome? M. le chevalier d'Italinski, envoyé de Russie, prétend que non; il a quatre-vingts ans et habite ce pays depuis douze ou quinze. La plupart des personnes aimables que nous avons entrevues hier soir habitent les collines sur lesquelles Frascati, Castel-Gandolfo, Grotta-Ferrata et Albano sont nichés, par exemple la jolie madame Dodwell. Un Français fort obligeant, établi à Rome, nous a fait avoir une belle maison de campagne près du lac d'Albano. Nous l'avons louée pour deux mois à un prix fort modéré. A peine le marché fait, ce matin, de bonne heure, nous sommes partis par un soleil incroyable; c'est la zone torride; le cocher refusait presque de marcher. Pas un brin d'herbe verte dans la campagne, tout est jaune et calciné.

Nous avons eu plus de peur que de mal: notre calèche allait si vite, que nous avons créé du vent. A peine arrivés à la montée de la colline, nous avons trouvé un petit *venticello* délicieux qui venait de la mer. Nous l'apercevons en même temps, pas trop loin de nous sur la droite, elle est du bleu le plus foncé; nous distinguons fort bien les voiles blanches des navires qui sillonnent cette mer d'azur.

Nous sommes tous amoureux de notre nouvelle habitation. Nous avons de grandes chambres superbes d'architecture, et proprement blanchies à la chaux tous les ans. Avant de me coucher, j'ai passé une heure à considérer, à la lueur de ma lampe de cuivre au long pied, les bustes antiques qui sont dans ma chambre. Si ce n'était leur poids énorme, je les achè-

terais pour les emporter en France. Il y a un César magnifique.

22 août. — De ma fenêtre je pourrais jeter une pierre dans le lac de Castel-Gandolfo; et, de l'autre côté, à travers les arbres, nous voyons la mer. La forêt qui s'étend d'ici à Frascati nous offre une promenade pittoresque, et toute la journée nous y avons trouvé une fraîcheur délicieuse. A chaque cent pas, nous sommes surpris par un site qui rappelle les paysages du Guaspre. Pour tout dire en un mot, ceci est comparable aux rives du lac de Como, mais d'un genre de beauté bien plus sombre et majestueux.

Quelques personnages prudents ont voulu nous faire peur des brigands; mais un homme d'esprit (M. le cardinal Benvenuti) les a supprimés. Le quartier général de ces messieurs était à Frosinone, pas fort loin d'ici, et l'on peut y aller par les bois sans paraître dans la plaine. Se faire brigand, dans ce pays, s'appelle *prendre le bois* (*prendere la macchia*); être brigand, *esser alla macchia*. Le gouvernement traite assez souvent avec ces gens-là et puis leur manque de parole. Ce pays pourrait être civilisé en dix-huit mois par un général français ou anglais, et ensuite il serait aussi estimable que peu curieux; quelque chose dans le genre de New-York.

Je désire, comme honnête homme, surtout quand je suis en butte aux vexations des polices italiennes, que toute la terre obtienne le gouvernement légal de New-York; mais, dans ce pays si moral, en peu de mois l'ennui mettrait fin à mon existence.

En 1825, je fus à Naples avec un homme de bon sens, qui passait son temps à avoir peur qu'on ne lui volât dix-huit chemises qu'il avait dans sa valise. Nous nous sommes affranchis de ces tristes sensations: nous avons fort peu d'argent et

des montres de trente-six francs; nous ne fermons rien à clef. Ces précautions sont toujours de mise dans les pays sauvages. En Angleterre, on nous estimait d'après la beauté de la montre et des bijoux d'or déposés sur le *somno*. Les *souverains* qui paraissaient dans notre bourse augmentaient évidemment notre considération. C'est que, dans les pays aristocratiques, il faut montrer la richesse; il faut la cacher ici. C'est par l'oubli de ces précautions qu'un grand nombre d'Anglais se font voler en Italie. Quelquefois, comme ce beau jeune homme tué près de Naples avec sa femme, ils se piquent d'honneur contre les brigands et font feu avec des pistolets de poche sur quatre ou cinq voleurs bien armés.

Le génie anglais est de *lutter contre les obstacles*. Nous, Français, qui n'avons pas ce mérite, sommes convenus de rire des petits vols, au lieu de faire une scène dans les auberges. On ne vient qu'une fois en Italie; il faut faire le sacrifice de vingt-cinq louis, s'attendre à vingt-cinq petits vols, et ne jamais se mettre en colère. *Ride si supis*. Cette admirable idée est de Frédéric.

25 août. — Nous avons traversé la forêt de Castel-Gandolfo à Frascati par de petits chemins délicieux, et sommes allés voir les *ville* Bracciano, Conti, Mondragone, qui tombent en ruines, Taverna, Ruffinella, et enfin la villa Aldobrandini, la plus charmante de toutes. Nous avons fait cent fois le péché d'envie. Les grands seigneurs qui firent construire ces belles maisons et ces jardins ont obtenu la plus belle union des beautés de l'architecture et de celles des arbres.

La campagne de Rome est jaune, la verdure a tout fait disparu. Il n'y a de vert que les pins et les chênes verts. Ces arbres sont bien sérieux; nos yeux regrettent les souvenirs de Richmond et de Hagley-Park. Ah! si les Anglais avaient eu

un *Paladio*, que n'eût pas fait dans le genre des *ville* cette nation si riche et si aristocratique! A mon âge, je ne puis encore me défendre d'un premier mouvement de respect pour un vieillard qui habite un beau palais.

Figurez-vous la villa Aldobrandini, au lieu de la maison carrée de Hagley (près Birmingham).

24 août. — Nous nous sommes trouvés ce matin une certaine disposition à recevoir des idées par des figures bien peintes, plutôt que par des mots alignés dans une ligne. Nous sommes allés à Rome, au palais Borghèse. Notre début, vraiment noble, a été de donner un scudo (cinq francs trente-huit centimes) au custode; nous étions six¹. Nous l'avons prié de nous mettre vis-à-vis la *Descente de croix*, tableau célèbre de la seconde manière de Raphaël, avant qu'il eût vu Rome et Michel-Ange. Nous avons vu la *Chasse de Diane*, du Dominiquin, la *Sibylle de Cumès*, du même; les portraits de César Borgia et d'un cardinal, attribués à Raphaël; l'*Amour divin* et l'*Amour profane*, du Titien; un portrait de Raphaël, par Timoteo d'Urbino; un portrait de la Fornarina, par Jules Romain. David a laissé vingt tableaux, et Raphaël, mort à trente-sept ans, trois cents. C'est que le dessin n'est qu'une science exacte fort accessible à la patience. Les personnages de la *Descente de croix* étaient un peu plus difficiles à créer que ceux du *Léonidas*. Ils ont l'âme noble et tendre. Or que pensez-vous de l'âme du père des Horaces? Le style de la *Descente de croix* de Raphaël

¹ Une personne seule donne deux francs, et, si elle porte un titre, dix francs. Voici le mécanisme de l'effet du *titre* sur le Romain. Il ne se croit nullement honoré par la présence de l'homme titré, en cela le contraire du calico français, qui vous méprise si vous payez comptant ce que vous prenez chez lui.

est dur et sec; il y a de la petitesse dans la manière, c'est l'opposé du Corrège; on y trouve même une grosse faute de dessin. Le custode du palais Borghèse, touché de notre générosité, voulait à toute force nous montrer le reste de sa collection; nous nous sommes enfuis. Nous étions, cinq minutes après, au palais Doria, dans le Corso, où nous avons vu le plus beau Claude Lorrain qui soit sur le continent (c'est le *Moulin*); un tableau de Garofolo, le *Pont Lucano* sur le chemin de Tivoli, et beaucoup d'autres paysages de Gaspard Duguet Poussin, dit le *Guaspres*; le portrait de Machiavel, par André del Sarto; six paysages demi-circulaires d'Annibal Carrache, qui y a représenté les époques les plus remarquables de la vie de la Madone, la *Fuite en Égypte*, la *Visitation*, la *Naissance de Jésus*, l'*Assomption*, etc.; le portrait d'Innocent X, par Vélasquez, qui paraît singulier parmi de si belles choses, et une grande Madone de Sasso-Ferrato. Nous étions fatigués d'admirer. Nous sommes allés le soir à la jolie soirée de madame M....., et nous venons de rentrer chez nous, à Grotta-Ferrata, comme une heure sonnait. Il n'y a plus de brigands depuis deux ans; cependant le cocher mourait de peur évidemment, ce qui ne rassurait pas nos compagnes de voyage.

GROTTA-FERRATA, le 25 août. — Excepté dans les jours de vive émotion, où l'imagination est créatrice et donne des sensations même à propos d'un ouvrage médiocre, mes amis ne regardent un tableau qu'autant qu'il est attribué à un des vingt-neuf peintres dont voici les noms :

ÉCOLE DE FLORENCE.

Michel-Ange.	Le Frate.
Léonard de Vinci	André del Sarto.

ÉCOLE ROMAINE.

Raphaël.	Pérugin.
Jules Romain.	Michel-Ange et Polydore de
Le Poussin.	Caravage.
Le Lorrain.	Le Garofolo.

ÉCOLE LOMBARDE.

Luini.	Le Parmigianino.
Le Corrège.	

ÉCOLE DE VENISE.

Giorgion.	Le Tintoret.
Le Titien.	Les deux Palma.
Paul Véronèse	Sébastien del Piombo.

ÉCOLE DE BOLOGNE.

Les trois Carraches.	Le Guerchin.
Le Guide.	Cantarini ou le Pesarèse.
Le Dominiquin.	Francia.

La plupart des tableaux de la galerie Borghèse ont été achetés directement des peintres ou des personnes qui les avaient eus de ceux-ci. C'est un des lieux du monde où l'on peut étudier avec le plus de sécurité le *style* d'un maître.

26 août. — Nous sommes retournés à Rome. Nous avons débuté par l'académie de Saint-Luc, où nous avons vénéré le crâne véritable du divin Raphaël. Il indique que Raphaël était de bien petite taille. Je serais ridicule si j'avouais l'attendrissement dont je me suis senti pénétré. Je me répétais à demi-voix :

Ille hic est Raphael, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Un goût sévère peut blâmer le marivaudage de cette pensée; mais j'aime ces vers depuis si longtemps, que les répéter ajoute à mon émotion. On voit ici trois portraits de Raphaël faits par lui-même, et où il n'a eu garde de se donner ce petit air précieux d'un *jeune duc modeste* qu'on lui connaît à Paris, grâce à M. Quatremère.

En sortant de l'académie de Saint-Luc, nous sommes allés à San-Gregorio, à cause des deux *Martyres de saint André*, fresques admirables du Guide et du Dominiquin. Situation tranquille et heureuse de cette petite église. Cela rappelle à Frédéric la *Vie tranquille*, roman d'Auguste la Fontaine.

J'aime bien mieux les fresques que les tableaux à l'huile; mais les fresques sont invisibles pendant deux mois aux yeux qui arrivent de Paris. Nos compagnes de voyage regrettaient les tableaux à l'huile. D'excellents petits chevaux, méchants et maigres à faire peur, ont parcouru au galop tout l'intervalle qui nous séparait du Vatican. Là, au troisième portique de la cour de Saint-Damase, dans une grande chambre dont les murs nus sont recouverts d'une teinte de vert tendre, nous avons trouvé la *Transfiguration* et la *Communion de saint Jérôme*, cent fois mieux placées, en vérité, que jamais elles ne le furent en France.

Comme on ne peut pas excommunier le pape, Pie VII s'est bien gardé de restituer aux couvents leurs biens et leurs tableaux. Il a réuni dans ce petit musée une cinquantaine d'ouvrages excellents. Le *Crucifiement de saint Pierre*, du Guide, plusieurs tableaux de Raphaël et du Pérugin. J'ai remarqué de ce dernier maître un *Saint Louis*, roi de France, qui a la mine d'un jeune diacre contrit; ce n'était pas la physionomie de cet homme sublime, qui eût été le meilleur disciple de Sostrate. Mais, enfin, dans ce tableau est bien sensible la lumière

dorée (comme si elle passait à travers un nuage au coucher du soleil) par laquelle ce peintre éclaire ses ouvrages, et qui en fait le *ton général*.

Le ton général du Guide est *argentin*; celui de Simon de Pesaro, cendré, etc., etc. On remarque dans la *Vierge au donataire*, de Raphaël, une faute de dessin épouvantable dans le bras de la figure de saint Jean, maigre à faire peur.— Si je ne craignais de choquer les gens moraux, j'avouerais que j'ai toujours pensé, sans le dire, qu'une femme appartient réellement à l'homme qui l'aime le mieux. J'étendrais volontiers ce blasphème aux tableaux. A Paris, nous en étions si peu amoureux, que nous parlions de notre amour d'une façon presque officielle, comme un mari.

Cinq heures ont sonné, mes amis sont allés dîner chez un ambassadeur; je suis descendu seul dans Saint-Pierre. Il y a justement un grand banc de bois à dossier vis-à-vis le tombeau des Stuarts (par Canova), où se trouvent ces deux anges si jolis. De là j'ai vu venir la nuit dans ce temple auguste. A la chute du jour sa physionomie change de quart d'heure en quart d'heure. Peu à peu tous les fidèles sont sortis; j'ai entendu les derniers bruits, et ensuite les pas retentissants des porte-clefs fermant successivement toutes les portes avec un tapage qui faisait tressaillir. Enfin l'un d'eux est venu m'avertir qu'il n'y avait plus que moi dans l'église. J'étais sur le point de céder à la tentation de m'y cacher et d'y passer la nuit; si j'avais eu un morceau de pain et un manteau, je n'y aurais pas manqué. J'ai donné deux pauls au porte-clef, ce qui m'assure une immense considération pour l'avenir.

Voilà une journée telle qu'aucun autre pays de la terre ne peut la fournir. J'ai fait, à l'Armellino, dans le Cours, un dîner magnifique qui m'a coûté trois francs (cinquante-six baiocchi). M. Mercadante était assis vis-à-vis de moi; tout le monde

parlait avec étonnement d'un courrier du commerce qui, traversant hier la forêt de Viterbe, a tué deux voleurs et pris le troisième. Ce courrier était Français, ce qui m'a fait plaisir. Après quoi, joli concert chez madame L***; la musique y était médiocre, mais on la sentait avec passion. Quels yeux divins que ceux de madame C***, écoutant un certain air bouffe de Païsiello (l'air du *Pédant* dans la *Scuffiara*, chanté avec verve par un amateur)! Nous rentrons à Grotta-Ferrata à deux heures; nous n'avons plus peur.

27 août. — Ce qu'il y a de plus beau en musique, c'est incontestablement un récitatif dit avec la méthode de madame Grassini et l'âme de madame Pasta. Les *points d'orgue*, et autres ornements qu'invente l'âme émue du chanteur, peignent admirablement (ou, pour dire vrai, *reproduisent dans votre âme*) ces petits moments de repos délicieux que l'on rencontre dans les vraies passions. Pendant ces courts instants, l'âme de l'être passionné *se détaille les plaisirs ou les peines* que vient de lui montrer le pas en avant fait par son esprit. Cela, expliqué en dix pages élégantes, serait *compris de tous et augmenterait la masse de science qui permet aux sots d'être pédants*. J'en aurais le talent, que je ne le ferais pas. Je ne désire être compris que des gens nés pour la musique; je voudrais pouvoir écrire dans une langue sacrée.

Les arts sont un privilège, et chèrement acheté! par combien de malheurs, par combien de sottises, par combien de journées de profonde mélancolie! Je remarquais au concert d'hier soir quelques-unes des plus jolies femmes de Rome. La beauté romaine, pleine d'âme et de feu, me rappelle Bologne, il y a ici de plus longs moments d'indifférence ou de tristesse.

On aperçoit l'effet du grand monde. Ces dames ont un peu

de l'indifférence d'une duchesse de l'ancien régime¹; mais leur vivacité les emporte; elles changent souvent de place, s'agitent beaucoup dans un salon, elles n'en sont que plus belles. Tant de mouvements dérangerait à Paris une jolie robe de Victorine.

28 août. — La plus belle forêt du monde est celle de la Riccia. De grands rochers nus, couleur de bistre, percent au milieu de la plus belle verdure et des accidents de feuillage les plus pittoresques. On voit bien, à l'étonnante vigueur de la végétation, que la montagne d'Albano est un ancien volcan. Malgré la chaleur accablante partout ailleurs et la crainte des serpents, nous avons erré toute la journée à deux lieues environ de la Riccia. Nous avons commencé nos courses par revoir pour la cinquième fois les fresques du Dominiquin au couvent de Saint-Basile, à Grotta-Ferrata. Saint Nil, moine grec, représenté dans ces fresques, fut en son temps un homme du plus grand courage et tout à fait supérieur. Il a trouvé un peintre digne de lui. Ce que j'ai raconté de son histoire à nos compagnes de voyage a doublé l'effet de la fresque du Dominiquin. Je m'en suis profondément affligé avec ces dames. Elles sont loin encore d'aimer et de comprendre la peinture. Le sujet ne fait rien au mérite du peintre; c'est un peu comme les paroles d'un *libretto* pour la musique. — Tout le monde s'est moqué de cette idée, même le sage Frédéric.

29 août. — On a beaucoup parlé peinture hier soir chez

¹ Voir la Galerie des Dames françaises. Londres (Paris) 1790, in-8°, de 207 pages, contenant cinquante-huit portraits du temps. Le peintre est ridicule, mais il y a de la ressemblance. M. le docteur Villermé donne une explication singulière de la mauvaise santé des grandes dames en 1789.